GYMNASTIQUE MILITAIRE,

OU

ESSAI sur les moyens de rendre nos soldats sains, robustes, forts, adroits à tous les exercices du corps, dressés au maniment de toutes sortes d'armes, & propres à soutenir toutes les fatigues de la guerre.

Par M. G. DAIGNAN, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin ordinaire du roi, consultant des camps, des armées & des hôpitaux de S. M., ci-devant premier médecin de ses armées de Bretagne & de Genève.

Le caractere des nations se forme dès le berceau, ainsi que celui de l'homme.

Etudes de la nature, tom. 4.



A BESANÇON,

De l'imprimerie D'ETIENNE MÉTOYER.

M. DCC. LXXXX.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je publiai, en 1787, ma dissertation sur la gymnastique des enfans convalescens, infirmes, foibles & délicats, pour faire connoître le petit établissement que je venois de former en leur faveur; j'annonçai que je donnerois successivement la gymnastique,

1°. Des enfans sains, bien constitués & bien portans;

2°. Des enfans destinés aux lettres, aux sciences, aux arts & aux emplois honorables;

3°. Des enfans du peuple, particuliérement de ceux deſtinés à former la pépiniere des agriculteurs & des ſoldats;

4°. Des adultes des deux ſexes, dans les différentes époques de la vie.

Je n'ai pas perdu un inſtant cet objet de vue; mais le public a été ſi préoccupé des événemens qui ſe ſont ſuccédés preſque journellement depuis cette époque, que les circonſtances m'ont paru peu favorables, pour que ce genre de travail pût en être bien accueilli. Dans le doute où je ſuis, ſi ces circonſtances

ſeront encore long-temps les mêmes ; ou ſi mes occupations ordinaires me permettront de ſuivre ce travail, je m'empreſſe de ſaiſir, comme le plus favorable, le moment où l'aſſemblée nationale va s'occuper de la nouvelle formation de l'armée, pour mettre au jour le précis de ce qui regarde les jeunes gens deſtinées au métier de la guerre, parce que je crois qu'il eſt très-important de ne négliger rien de ce qui peut contribuer à faire un bon choix, ou à former de bons ſujets.

On s'appercevra facilement que ces réflexions ne ſont pas nouvelles, & que j'étois bien éloigné de pré-

voir, lorſque je les ai écrites, la révolution qui annonce, dans toutes les parties de l'adminiſtration, des changemens qui doivent néceſſairement influer ſur le ſujet que je traite. Quoiqu'il m'eût été très-facile de les calquer ſur le nouveau ſyſtême politique, je me ſuis fait un devoir de n'y rien changer, perſuadé que les bonnes maximes ſont, comme la vérité, immuables & applicables à tous les temps, à tous les lieux, à tous les peuples & à toutes les formes d'adminiſtration. Je ſuis également perſuadé qu'un honnête homme doit être invariable dans ſes ſentimens & dans ſes opinions, lorſqu'il

ſe croit fondé ſur des principes incontestables, quoiqu'ils ne ſoient peut-être pas tous généralement adoptés; & j'oſe me flatter qu'on n'en trouvera pas d'autres dans tout ce que je propoſe au public.



GYMNASTIQUE MILITAIRE,

OU

ESSAI sur les moyens de rendre nos ſoldats ſains, robuſtes, forts, adroits à tous les exercices du corps, dreſſés au maniment de toutes ſortes d'armes, & propres à ſoutenir toutes les fatigues de la guerre.

POUR avoir des hommes d'élite dans tel genre que ce ſoit, il faut les diriger, les inſtruire, & les former de bonne heure pour l'objet qu'on ſe propoſe. Perſonne ne doute de cette vérité, & cependant il n'y en a peut-être pas de plus négligée parmi nous, dans tous les états.

Je n'examinerai pas ici juſqu'à quel point on s'en eſt écarté dans les moyens infiniment variés & trop diſpendieux, qu'on a paru chercher avec tant de ſoin depuis trente ans, pour former nos ſoldats. Mon deſſein eſt ſeulement de propoſer à ce ſujet des réflexions générales, que je crois pouvoir être utiles à quelque égard.

S'il eſt vrai, comme le dit M. Bernardin de Saint-Pierre, que le caractere des nations ſe forme dès le berceau, ainſi que celui de l'homme, tout le ſuccès dépend des premieres inſtitutions; & puiſqu'on s'occupe aujourd'hui ſi ſérieuſement de la régénération de la France, jamais moment ne fut plus favorable, pour mettre dans ſon plus beau jour le caractere des François; pour redonner à nos troupes le degré de force & d'énergie, dont les qualités phyſiques & morales de la nation les rendent ſuſceptibles, & pour faire ceſſer enfin cette humiliante rivalité, qui ſemble les rendre inférieures à celles dont on leur fait depuis ſi long-temps ſuivre l'exemple, tandis qu'elles devroient leur ſervir de modele.

Pour en trouver facilement les moyens, il ſuffit d'examiner ſérieuſement la conſtitution, le génie & le caractere des jeunes gens qui forment la pépiniere de nos ſoldats, & comparer enſuite ces mêmes ſoldats, tels qu'ils ſont aujourd'hui, avec ce qu'ils peuvent être; on verra qu'il n'y a qu'à changer leurs premieres inſtitutions, en les rapprochant de leurs diſpoſitions naturelles, pour créer dans peu une nouvelle eſpece d'hommes.

» Il dépend des lois, des mœurs & de l'édu-
» cation que les hommes aient telle vertu ou tel
» vice dans l'ame; que leur corps ſoit fort
» ou foible, & leur conſtitution ſaine ou mala-

» dive. *Médecine d'armée, discours préliminaire,*
» *pag.* CLXVI.

» La science des armes est d'une grande éten-
» due, soit qu'il faille former de la cavalerie ou
» de l'infanterie, soit qu'on veuille montrer aux
» soldats toutes les parties de l'escrime, à ne point
» abandonner leur place, à ne point confondre
» les rangs, à lancer les armes de jet d'une main
» ferme & assurée, à creuser le fossé, à planter
» avec art les palissades, à parer adroitement les
» coups de fer, & à les porter hardiment; il est
» certain qu'un soldat formé à tous ces exercices,
» ne trouvera point d'ennemis redoutables, &
» que le champ de bataille n'aura pour lui que
» des charmes. *Ibid. pag.* CLXIX.

Voilà le soldat tel qu'il peut & doit être; voyons maintenant ce qu'il est, & l'idée qu'on en a.

On regarde en général le soldat comme un homme fort, robuste, hardi, courageux, entreprenant, endurci & capable des plus rudes fatigues; les monumens, les trophées, les emblêmes, ne nous en donnent pas une autre idée. On représente ordinairement le soldat sous la forme d'Hercule, & l'étymologie du mot semble répondre à cette idée; car, selon quelques auteurs, le mot *miles* vient *à malo*, & signifie un homme dur, accoutumé au mal, qui ne doit rien faire de doux,

mais bien tout ce qu'il y a de plus rude (1).

Si nous examinons nos troupes en détail, nous verrons qu'il s'en faut de beaucoup que la chofe réponde à la définition. La plupart de nos foldats font d'une conftitution chétive, foible & délicate; ils ont le corps mince, les membres grêles, la figure efféminée, un air malingre & de peu de vigueur; ils font fort fufceptibles des impreffions des injures du temps, des variétés des faifons, des changemens de climat, & fort fujets aux maladies, dont ils fe rétabliffent difficilement; pris féparément, il y en a beaucoup, qui bien-loin d'être leftes, agiles & adroits, font gauches & ineptes, ne connoiffant que l'exercice trivial auquel ils font accoutumés.

Avec tant de défavantages du côté du corps, il eft étonnant qu'ils aient tant de qualités de l'ame; quoiqu'ils n'aient pas tous cet air hardi, réfolu & déterminé, qui annonce le courage & la bravoure, il n'y en a pas un qui n'affronte toutes fortes de dangers, & qui n'entreprenne les chofes même qu'il n'a pas la force de faire; il fuffit qu'on lui montre l'honneur ou le devoir, pour qu'il fe facrifie. C'eft cette vertu de l'ame, ce feu du

---

(1) *Aut à multitudine, aut à malo quod arcet, aut à mollitie per contrarium, eò quod nihil molle, fed potiùs afperum quid gerat.* FŒSTUS.

génie national, qui cauſe en france une ſi grande conſommation d'hommes.

L'éditeur de la médecine d'armée, en traitant des levées, indique bien le choix qu'il y a à faire de l'eſpece d'hommes qui conviennent pour faire de bons ſoldats; mais, pour pouvoir exécuter ce choix, il faut avoir cette eſpece d'hommes, ou chercher le moyen de les former. C'eſt ſur cet objet intéreſſant que je vais haſarder mes réflexions, moins en politique & en philoſophe qu'en médecin, c'eſt-à-dire, en homme véritablement occupé de prévenir, d'indiquer & d'écarter les cauſes des maux qui détruiſent, qui dégradent ou qui affoibliſſent l'eſpece (1).

Pour que ces réflexions ſoient juſtes, il faut néceſſairement examiner en quoi péche l'uſage établi de lever, de diſcipliner, de conduire & de gouverner nos ſoldats, & chercher enſuite des moyens différens, qui ſoient plus ſimples & plus propres à remplir, avec moins d'inconvéniens, l'objet qu'on ſe propoſe.

Cette recherche ſuppoſe une certaine liberté de diſcuſſion pour laquelle je demande grace, en faveur du zèle qui m'anime pour le bien de l'hu-

(1) C'eſt en cela principalement que le médecin eſt utile à la ſociété, parce qu'il eſt plus facile de prévenir les maladies que de les guérir.

manité. C'eſt le ſeul motif qui puiſſe m'autoriſer à traiter un ſujet qui n'eſt de ma compétence, qu'autant que mon état me met à portée de juger de tout ce qui peut contribuer à donner au corps l'énergie, la force & la bonne conſtitution qui conviennent pour faire un homme de guerre.

Ce motif me paroît ſuffiſant pour juſtifier une pareille entrepriſe, de la part d'un ſimple citoyen, dans l'eſprit d'un miniſtre bienfaiſant, ſage & éclairé, qui n'a en vue que la gloire du monarque, la ſplendeur de l'état, le bien-être des troupes & le bonheur des peuples.

SOURCES de la foibleſſe de nos ſoldats.

Nos troupes ſont fournies d'hommes de recrue & de milice, dont on fait le choix à la toiſe; on s'aſſure de la taille requiſe, quelquefois on examine fort légérement s'ils n'ont pas quelque difformité cachée; après cela, tout eſt bon.

La plupart des hommes de recrue, nés dans la plus affreuſe miſere, ne font que végéter, n'ayant jamais eu de quoi fournir aſſez abondamment aux beſoins de la nature, pour l'aider à faire le développement des organes, & à leur donner l'énergie & les juſtes proportions qui conſtituent l'homme; ils ſont à peine ébauchés, lorſqu'ils ſe preſſent de vendre leur liberté, pour pourvoir à leur ſubſiſtance; heureux encore s'ils n'ont pas été conçus

dans le dépériſſement & au milieu de la corruption, ou s'ils ne ſont pas le fruit d'alliances mal aſſorties, prématurées ou trop tardives, ſuite néceſſaire de la perte des mœurs, compagne toujours inſéparable de la miſere & de la corruption du ſiécle (1).

Ceux que la fortune a mieux traité, n'ayant pas d'autres motifs que la crapule, la débauche & le libertinage, cherchent à ſe ſouſtraire à l'autorité paternelle & à l'obéiſſance des maîtres, pour obéir à la premiere fougue de leurs paſſions, qui n'aiment point la contrainte. Voilà ce qui décide nos jeunes gens pour le ſervice, & ce qui forme la pépiniere de nos ſoldats, dont on leur peint la condition ſous des couleurs bien différentes de celles qu'ils voient, lorſqu'ils ont fait le plus grand de tous les ſacrifices. Ce ſont donc des êtres exténués, des libertins ou des hommes trompés, par conſéquent peu propres à faire de bons ſoldats, puiſqu'on ne peut plus les retenir ſous le joug, qu'à force de ſévérité & de punitions, & en leur faiſant enviſager ſans ceſſe la perte de la vie, dont

---

(1) Je me ſuis occupé des moyens de remédier à ces deux fléaux; je les ferai connoître, pour peu qu'on les croie propres à ſeconder ces réflexions.

ils n'ont jamais connu les douceurs (1).

Parmi les miliciens, ceux qui ne ſont ni miſérables ni libertins, ſont des enfans chers & utiles à leur famille; arrachés par la fatalité du ſort à cette famille, dont ils ſont ſouvent l'unique eſpérance, ils la laiſſent dans le déſeſpoir, & partent accablés de regrets, de triſteſſe & de chagrin, bientôt ſuivis d'une noire mélancolie (2) qui les moiſſonne auſſi rapidement qu'un mauvais vent ſéche de jeunes plantes. Les peres, à leur tour, ſans ſoutien, ſans conſolation, ſans eſpoir & ſans reſſource, ſuccombent à cette perte, & laiſſent des familles déſolées réduites à perpétuer la miſere.

Outre le regret de la patrie, ce fléau deſtructeur de la jeuneſſe en France, les miliciens ſont

---

(1) Ce mémoire a été fait dans le temps qu'on caſſoit la tête aux déſerteurs ; les peines qu'on leur fait ſubir aujourd'hui, ſont mille fois plus cruelles que ce genre de mort. J'en ai vu derniérement trois qui pourriſſoient, rongés de ſcorbut, dans un ſombre cachot, où ils étoient depuis quatre mois, en attendant une commodité ou un ordre pour les envoyer à la chaîne, après avoir ſubi leur ſentence.

Dans les réflexions d'un citoyen, adreſſées à l'aſſemblée nationale, nous avons annoncé un moyen, auſſi ſimple que ſûr, d'empêcher la déſertion, ſans qu'il en coûte un ſol au gouvernement.

(2) J'ai traité ailleurs les affections morales comme cauſes de maladie, à l'occaſion de la maladie du pays, qui eſt plus réelle & plus redoutable qu'on ne penſe.

encore exposés à beaucoup d'autres causes de mort & de foiblesse, qui leur sont communes avec les recrues; ceux-ci, après avoir mangé ou dissipé le prix de leur liberté, à faire l'essai de l'indépendance qu'ils croient avoir trouvée, ou des penchans vicieux qui les entraînent, partent souvent pour faire de très-longues routes, pour aller dans des climats absolument opposés, & presque toujours dans les saisons les plus dures & les plus critiques pour la santé.

C'est à cette époque que commence le régime du métier : mal nourris, mal chaussés, à peine couverts de haillons, mais animés du feu de la jeunesse, ils vont à leur destination, à travers la pluie, la grêle, les vents, la neige, &c. couchant sur la dure ou sur des mauvais grabats, où ils prennent la gale, des dartres, &c. après quelques jours de marche, les pieds s'enflent, s'échauffent, s'enflamment, s'écorchent; on devient roide, on est enrhumé, on a des fluxions; & à moins que tout cela ne soit fort grave, amusé & distrait par la nouveauté des objets qu'on parcourt, on chemine toujours, & on arrive enfin ou bien malade ou au moins accablé de fatigue, la cocarde flétrie & l'oreille basse.

Est-il bien difficile de comprendre qu'un jeune homme, qui n'a jamais quitté son clocher, qui a un état sédentaire ou des occupations auxquelles il

eſt accoutumé dès l'enfance, qui a une façon de vivre particuliere, qui change tout à coup d'état, de régime, de climat & d'allures, doit bientôt être malade? à plus forte raiſon, s'il fait ſa premiere ſortie pour aller de Dunkerque à Toulon, ou de Toulon à Breſt, ou de Breſt à Strasbourg, ou de Strasbourg à Bayonne, ou de Bayonne à Lille, ou enfin de Paris à quelqu'un de ces endroits, ſur-tout s'il voyage de la façon que nous venons de l'expoſer; n'y eût-il que la longueur de la route, il doit néceſſairement arriver en mauvais état ou en mauvaiſe ſanté. Je doute qu'on tranſplantât ainſi impunément les animaux les plus robuſtes (1). Qu'on réflechiſſe un peu ſur les précautions que nous-mêmes François, que les Anglois, les Hollandois, ou d'autres peuples ont priſes, lorſqu'ils ont tranſporté chez eux des chevaux, des béliers & d'autres animaux étrangers, pour les accoutumer à leur climat; l'homme mérite-t-il donc ſi peu, qu'on ne doive pas prendre pour lui les mêmes précautions qu'on prend ponr les autres animaux,

---

(1) Puiſque nous ſommes comme les autres animaux dans l'ordre phyſique, on peut juger de ce qui doit arriver aux hommes, par ce qui arrive aux autres eſpeces. Il n'y en a point qui n'éprouvent des changemens conſidérables, lorſqu'on la tranſplante tout à coup des provinces méridionales du royaume dans les ſeptentrionales, *& vice verſâ.*

plus faciles à acquerir, plus faciles à conſerver, plus faciles encore à dreſſer?

Si malgré tant d'inconvéniens, les recrues ont le bonheur d'échapper à la maladie dans la route où en arrivant, ils y ſont expoſés dans la ſuite par bien d'autres cauſes que nous découvrirons en ſuivant leur inſtitut. On les préſente à leur arrivée, on les enregiſtre, & on les promenne avec leurs haillons, & ſouvent une ſimple veſte de toile, qui fait friſſonner ceux qui ſont vêtus. Quelques jours après avoir mangé à l'ordinaire, après avoir vu la ſubordination qui regne dans la troupe, les déſagrémens qu'il y a, la ſoumiſſion qu'il faut avoir pour les différens grades, & pour un grand nombre de perſonnes, on ſent les impreſſions des fatigues de la route; l'appétit tombe, parce que l'action de l'eſtomac n'eſt plus ſoutenue par la grande fatigue & par la bonne humeur, la tranſpiration diminue par la même raiſon & par l'impreſſion de l'air du climat étranger; on commence alors à réfléchir, on s'apperçoit qu'on s'eſt trompé, on devient ſombre & triſte, on regrette ſon pays, ſa famille, ſes habitudes; enfin, on devient malade, & ſur le champ on eſt envoyé à l'hôpital. Si le médecin n'eſt pas extrêmement prudent & attentif aux miſeres des troupes, ou s'il n'a pas l'art de ſcruter les cauſes de ces premieres maladies, la conſtitution du ſujet

eſt altérée pour toujours. On le met au régime, on le ſaigne, on le fait vomir, on le purge plus ou moins, ſelon ſon expoſé, ſans avoir égard aux fatigues & aux affections morales, qui ſont ſouvent l'unique cauſe (1) de la maladie; le malade eſt deux ou trois mois à ſe rétablir, on fait la navette du quartier à l'hôpital, pour lequel il prend un goût ſi décidé, qu'il le regarde comme ſon gîte dans toutes les garniſons qu'il fait dans la ſuite; ce goût une fois adopté, il ſuppoſe des maladies ſimulées, lorſqu'il n'en a pas de réelles. De pareils ſujets coûtent un argent immenſe au roi, ſans rendre aucun ſervice (2).

Ceux qui ont le bonheur d'échapper à ce premier éceuil, ou qui s'en retirent facilement, ne tardent pas à être exercés; c'eſt l'époque de la répugnance que la plupart conçoivent pour le métier. Sans ceſſe gênés, tourmentés, contrariés par une foule de ſupérieurs, ſans être diſtraits par aucun objet agréable, bien-loin d'être animés par l'émulation, ils ne font rien qu'avec peine & contrainte; plus

(1) Je ne ſçais ſi les médecins ont approfondi cette cauſe autant qu'elle le mérite; mais je ſçais que les malades la leur cachent preſque toujours, à leur grand détriment. J'en indique ailleurs des exemples frappans.

(2) J'ai vu des ſoldats qui étoient depuis cinq à ſix ans au ſervice, ſans avoir monté autant de gardes par année.

vexés encore, à meſure qu'on trouve plus de difficulté à les dreſſer, ils ſe dépitent & murmurent tout bas; les punitions ſuivent, le cœur s'endurcit, la volonté s'obſtine, & l'eſprit s'occupe d'intrigues, de ruſes, de ſubterfuges, qui peuvent mettre à l'abri de la corvée; les maladies vraies ou ſimulées, ſont la premiere reſſource qui ſe préſente, on ne fait plus qu'entrer & ſortir de l'hôpital ou de la priſon (1). Du moment que le ſoldat a contracté l'une ou l'autre habitude, c'eſt un homme perdu; on n'en tire jamais qu'un très-mince ſujet. On continue cependant de l'exercer dans les intervalles, malade ou bien portant, docile ou revêche; on parvient enfin à lui apprendre, *vaille que vaille*, à manier le fuſil & la bayonnette, à ſe poſter, à s'aligner, à faire le demi-tour à droite & à gauche; voilà ce qu'on appelle un ſoldat, parce qu'il monte la garde à ſon tour, & qu'il fait les corvées qu'il

(1) J'ai fait voir les inconveniens de la fréquentation des hôpitaux, dans un mémoire qui a pour titre, *réflexions importantes ſur le ſervice des hôpitaux militaires*, qui a été remis au bureau.

J'ai également fait voir les inconvéniens qui réſultent, pour la ſanté, de l'habitude de la priſon, dans un mémoire particulier, qui n'a pas encore été communiqué.

Ce mémoire a depuis été remis à M le comte de Saint-Germain.

ne peut éviter, quoiqu'il n'ait nulle envie de plaire ni de se distinguer.

Lorsque le soldat a acquis ce degré de perfection qu'on exige, & qu'on suppose suffisant pour ce qu'on appelle faire le service, sa vie se passe dans l'ennui, dans le désœuvrement & dans les excès opposés de sobriété & d'intempérance, d'action & de repos, de travail forcé & de paresse; aujourd'hui il monte la garde & se trouve exposé nuit & jour aux injures du temps, demain il ne quitte pas son lit; un jour il travaille jusqu'à se crever, le lendemain il ne fait rien; réduit à son régime, c'est la sobriété même; a-t-il quelque aubaine? il ne quitte pas le cabaret tant que l'argent dure; s'il fait l'exercice, chargé de son fourniment, ou (selon son expression) *de tout son butin*, le moment d'après il est en chemise; vient-il de fatiguer à l'ardeur du soleil? il cherche l'ombre & se couche sur l'herbe. Ce sont ces alternatives qui sont des sources intarissables de maladies, qu'une infinité d'autres causes dépendantes du physique, du moral & des liaisons particulieres qu'ils font entr'eux, grossit journellement.

Le soldat, après sa garde & ses corvées, libre & désœuvré, n'a pas autre chose à faire qu'à suivre ses habitudes & ses penchans, à plus forte raison, lorsqu'il est entraîné & sollicité par ceux

avec qui il a des liaiſons, & il ne manque pas d'en avoir avec ceux qui ont la même tournure, les mêmes allures, les mêmes affections; c'eſt ſur ce rapport de convenances & d'analogie que ſont fondées les liaiſons particulieres des ſoldats. Pour peu qu'on ſoit attentif à ce qui ſe paſſe dans un régiment, on voit qu'il s'y fait un triage, & que les différens individus ſe ſéparent du gros de la troupe, pour chercher ceux qui leur reſſemblent, conformément à l'axiome : *ſimilis ſimili gaudet.* De-là naiſſent différentes claſſes d'hommes d'une tournure & d'un caractere différent.

Ces claſſes peuvent ſe réduire à celle des ſoldats ruſtres, lourds & groſſiers, *rudes;* celle des jeunes gens qui ont un certain degré d'éducation & quelque avantage de la figure, *urbani;* celle des hommes forts & violens, qu'on pourroit appeller la claſſe des querelleurs, *fortes & iracundi;* enfin, celle des hommes ſenſés & judicieux, qui ont appris à tirer des avantages de la dureté même de leur état par la régularité de la conduite, que la ſeule élévation d'ame leur a inſpirée; on pourroit appeller cette claſſe, la claſſe des braves, *magnanimi*, qui fait l'élite de la troupe, claſſe très-méritante, qui ſervira de modele à celle que je crois qu'il ſeroit poſſible de rendre preſque générale.

Cet eſprit d'union, de confraternité, de ſociété,

d'amicalité, qui feroit la fource des plus grands avantages, s'il étoit bien dirigé, devient la fource de tous les malheurs de nos troupes. Dans l'état où les chofes font, nos foldats défœuvrés, livrés à eux-mêmes, ennuyés, découragés, rebutés même par cette variété d'exercices, qui ne tendent qu'à les tracaffer, fans émulation, fans inftruction, fans point de vue quelconque qui puiffe piquer leur amour propre, femblent s'exciter mutuellement à qui l'emportera dans les excès qui font de leur goût, pour s'étourdir fur la dureté de leur fort. Ce font autant de corrupteurs les uns à l'égard des autres, d'autant qu'il eft naturel que les jeunes faffent comme les vieux; il ne faut donc pas être étonné que dans l'état actuel des chofes, ils deviennent crapuleux, yvrognes, libertins, querelleurs; en un mot, qu'ils fe livrent aux vices qui femblent être de mode. La lâcheté & la poltronnerie, qui font les deux monftres dont le militaire a le plus d'horreur, font les feuls vices dont nos foldats paroiffent exempts, fouvent moins par vertu de l'ame, que par une propriété & un préjugé attaché au métier. En fait de bravoure, nos foldats font tous égaux, le plus foible, le plus pufillanime, le plus délicat, fe bat dans l'occafion comme le plus fort, le plus déterminé & le plus adroit. C'eft encore un excès qui ne contribue pas moins que les autres

à

à leur deſtruction (1). Tout excès, quel qu'il ſoit, porté à un certain degré ou ſouvent répété, énerve néceſſairement le courage, attaque la conſtitution & ruine la ſanté.

A peine voit-on aujourd'hui dans nos troupes un ſoldat de ſix mois qui ne ſoit pas infecté de la maladie vénérienne ; il y en a même beaucoup qui ne ſe mettent dans la troupe, que pour trouver des remedes contre cette maladie, qui n'eſt plus honteuſe que pour un très-petit nombre de familles, qui n'ont pas encore renoncé à la vertu.

Cette maladie, qui eſt un protée, & la multitude des remedes indiſpenſables pour la traiter ſous ſes différentes formes, ſont la ſource d'une infinité d'autres maladies, ou des accidens les plus graves, qui rendent funeſtes celles qui de leur nature ſont benignes ; c'eſt ce qui peuple ſans ceſſe nos hôpitaux, qui rend les traitemens plus longs, embarraſſans & épineux, les guériſons imparfaites, les convaleſcences difficiles & les rechutes fréquentes ; ce qui mene néceſſairement à l'épuiſement & à la mort.

Les maladies de la peau, des glandes & des nerfs,

(1) Les querelleurs ne vivent pas long-temps dans nos troupes, ou y traînent une vie languiſſante, ils coûtent fort cher, & il s'en faut bien qu'ils ſoient les meilleurs ſoldats.

la gale, les dartres, la teigne, les écrouelles, la phthiſie, &c. filles trop naturelles de la débauche & de ſes ſuites, ſont un autre genre de peſte, qui détruit nos troupes, malgré tous les ſecours de l'art, qui, après tout, ne peut rien, lorſque la nature eſt épuiſée & vaincue.

Pour comble de malheur, les humeurs étant une fois altérées par l'impreſſion de la corruption & de la contagion, les opérations de chirurgie, que les accidens inſéparables du métier de la guerre rendent ſi fréquentes, deviennent infructueuſes, & ſouvent funeſtes, par les délabremens qu'elles font, par la longueur des traitemens & par l'épuiſement, ou d'autres maladies qui s'enſuivent.

Un dernier effet du libertinage parmi les ſoldats, c'eſt la déſertion, qui enleve conſtamment l'élite de nos troupes. Du moment que le cœur eſt enchaîné & le courage amolli, tout ce qui fait obſtacle aux paſſions immodérées, étant un frein inſupportable, on riſque tout pour le briſer, afin de s'abandonner ſans réſerve au torrent de la ſéduction, qui entraîne rapidement, lorſqu'on n'eſt pas retenu par le ſentiment de l'honneur.

Tout ceci ſeroit ſuſceptible d'un plus grand détail; mais le but que je me propoſe, ne le comporte pas, il ſuffit d'avoir indiqué le mal, pour faire ſentir la néceſſité du remede.

MOYENS GÉNÉRAUX.

Mais quel pourroit être le remede à tant de maux ?

L'occupation attachée à chaque état, l'émulation pour le bien général & particulier, pour l'induſtrie, pour les talens, pour la défenſe de l'état, pour l'honneur & pour la gloire ; en un mot, le prix attaché à la vertu, & la honte attachée au vice.

Pour rendre ce remede auſſi efficace qu'il peut l'être, il faut conſulter le génie de la nation, la conduire ſelon ſon caractere, & mettre à profit ſes heureuſes diſpoſitions. Mener des François à l'allemande ou à la pruſſienne, c'eſt vouloir abâtardir & perdre l'eſpece. Il convient, il eſt même néceſſaire, d'étudier les maximes des autres peuples, de ſes voiſins, de ſes ennemis ; mais il faut bien ſe donner de garde de les imiter ſervilement, même dans les meilleurs choſes. Celui qui eſt eſclave de l'imitation, fait rarement de grandes choſes, & c'eſt jouer un aſſez mince perſonnage que d'être le ſinge des autres ; il faut tâcher de pénétrer leurs deſſeins, de connoître leurs moyens, de prévoir leur but, mais il faut les devancer ou prendre une autre route ; le liévre ne ſçauroit ſuivre la marche de la tortue. Cette ſeule réflexion me perſuade que ſous un roi juſte, un miniſtre

ſage & éclairé, peut ſeul changer la face des choſes, & obvier à tant d'inconvéniens, qui font les malheurs de l'humanité & la ruine de l'état.

Conſidérons donc d'abord le génie de la nation. De tous les peuples de l'Europe, le François eſt ſans contredit le plus attaché à ſes ſouverains & à ſes maximes, le plus zélé pour ſa patrie, le plus jaloux de l'honneur, le plus avide de gloire & de nouveautés; il n'y a qu'à piquer ſon amour propre, & à intéreſſer ſa vanité, pour lui faire faire ce qu'on voudra; qu'on le prenne par ſon foible, on en tirera toujours un bon parti. J'ai dit ailleurs (1), que l'intérêt & la gloire étoient les grands mobiles des humains; c'eſt ici le cas de rappeller cette maxime : cela poſé, voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour ſe procurer en France autant de ſoldats qu'on voudra, ſans employer la ruſe ni la violence. A-t-on jamais été obligé d'employer ni l'une ni l'autre pour ſe procurer des officiers? bien-loin de-là, on a toujours été obligé de recourir, pour ſe procurer de l'emploi, à la protection, au crédit, à la ſollicitation, à l'intrigue. Il eſt poſſible de ſe procurer des ſoldats au même

---

(1) Dans un mémoire où j'ai propoſé un moyen de perfectionner le ſervice des hôpitaux militaires, ſans qu'il en coûte un ſol de plus au roi; ce mémoire a été remis à M. de Monteynard en 1773.

prix ; car enfin, la folde de l'officier, fur-tout des premiers grades, n'eft pas plus forte pour un homme fuppofé de condition, ou qui doit vivre & s'entretenir comme tel, que celle de foldat pour un particulier. Qu'on dépouille l'état militaire de ce qu'il a de cruel, de ce qu'il a d'arbitraire & de rifqueux pour les mœurs ; qu'on le réduife à fa jufte valeur, qu'on faffe voir aux peres que c'eft une reffource pour l'éducation & pour le foutien de leur famille, qu'on faffe voir aux enfans que leur vie & leur liberté y font en sûreté ; que c'eft un moyen d'acquerir des talens agréables & utiles, & de voir le pays, fans qu'il leur en coûte, il n'y aura pas un François qui ne veuille fervir. Il eft aifé de faire voir que tous ces avantages peuvent fe trouver dans l'état militaire.

Le métier de la guerre eft l'affemblage de tous les métiers imaginables & poffibles ; on peut donc en faire une école univerfelle, où les jeunes gens de tous les états pourroient s'inftruire & fe perfectionner.

Mais l'état militaire, tel qu'il eft actuellement, eft-il fur un pied propre à remplir cet objet ? ce n'eft pas à moi à décider cette queftion, je fçais qu'il peut l'être, cela me fuffit, c'eft-là la feule reffource que je demande, & l'unique principe duquel je veux partir. Le monarque a l'autorité fuprême, il lui eft facile de connoître ce qui peut

faire le bonheur de ſes peuples, ſa volonté ſuffit pour que les choſes ſoit telles qu'elles doivent être. Qu'on ouvre les arſenaux pour y occuper les ouvriers de toute eſpece; qu'au lieu de tant de colléges & d'inſtitutions inutiles (1), qui rempliſſent le royaume de fainéans & de mauvais ſujets, on établiſſe dans les troupes les différentes écoles qui doivent y être pour former des hommes & des citoyens; qu'on oblige tous ceux qui entrent dans un corps à déclarer leur profeſſion, leur talent, ou celui qu'ils ont envie d'acquerir; qu'on aſſigne à chacun un rang dans l'ordre qu'il aura choiſi, il ne ſera plus queſtion que d'établir une regle invariable pour animer les talens de chaque état.

Mais tout cela ſuppoſe de la dépenſe? ſans doute que cela ſuppoſe de la dépenſe; mais cette dépenſe ne ſe fait-elle pas? il n'y a qu'à en faire une

(1) Je ferai voir dans la ſuite que la forme de l'éducation en France, eſt le moyen le plus propre pour rétrécir l'eſprit, & pour énerver le corps; que l'inſtruction publique n'y a jamais formé un grand homme, qu'elle ne ſert tout au plus qu'à éveiller à la longue le talent pour lequel on eſt né, & que ſans ce ſentiment & l'émulation, elle ne peut mener qu'à la médiocrité. Cependant l'inſtruction publique convient peut-être mieux aux François qu'à toute autre nation; il faudroit donc la corriger pour la rendre plus utile, & diminuer le nombre des colléges au lieu de les augmenter.

autre application, on la diminuera, bien-loin de l'augmenter, & les choses iront mieux. Le roi paie des sommes immenses à des entrepreneurs pour les fortifications, les pavillons, les casernes, les hôpitaux, &c. les entrepreneurs font des fortunes scandaleuses, & ces bâtimens sont toujours dans un si grand état de dépérissement, qu'on diroit qu'ils sont en décret; la malpropreté surtout y est extrême (1). Pourquoi ne pas employer les troupes à l'entretien & aux menues réparations de tout ce qui regarde les places & qui intéresse le roi? puisque nous supposons dans les troupes des ouvriers de toute espece, ou que nous voulons établir le moyen d'en former, quel inconvénient ou quelle difficulté peut-il y avoir à les occuper à ces objets? chaque place de guerre est ou doit être munie d'outils de toute espece, qui dépérissent à la longue, faute d'être employés; pourquoi ne pas les confier à des bras qui deviendroient eux-mêmes plus forts, s'ils étoient exercés, & s'ils étoient animés par le gain? Ce gain deviendroit une double économie pour le roi, qui perdroit moins d'hommes, s'ils étoient occupés (2),

(1) Dans vingt ans je n'ai pas vu un escalier ni un corridor de pavillon balayé.

(2) Nous remarquons dans les hôpitaux, que les soldats qui ont une profession utile, & qu'ils exercent, sont rarement malades, & qu'ils guérissent plus facilement que les autres, lorsqu'ils ne sont pas débauchés.

& qui dépenseroit moins pour ses bâtimens, s'ils étoient mieux entretenus. J'ai dit ailleurs (1) que les bâtimens de la plupart des villes, des communautés & de main-morte, étoient des monumens éternels, toujours dans le meilleur état, & entretenus à très-peu de frais, tandis que ceux du roi, qui coûtent des sommes immenses, sont toujours en ruine. Qu'on intéresse le soldat, il sera bientôt aussi industrieux & aussi économe que les administrateurs publics & les moines, au lieu que dans l'état de désœuvrement où il est, c'est l'être le plus destructeur qui fut jamais, qui brise, qui renverse, qui prodigue, qui mésuse, ou au moins qui néglige tout ce qui ne lui est pas personnel.

Je ne sçais quel inconvénient on pourroit trouver dans l'exécution de ce plan; quant à moi, il me paroît bien facile d'occuper utilement le soldat pour lui, pour le roi & pour l'état, sans exclure aucun genre d'industrie, pas même l'agriculture. Y auroit-il plus d'inconvéniens à laisser cultiver au soldat, pour son usage, les bords des fossés,

---

(1) Dans un mémoire sur les moyens d'entretenir les bâtimens des hôpitaux, & d'y faire regner la propreté à moins de frais. Il faut remarquer que nous ne parlons ici que des menues réparations & de l'entretien journalier pour la conservation des bâtimens, & sur-tout pour ce qui regarde la propreté; c'est le moyen d'éviter ou de rendre rares les grandes dépenses.

des places (1), en les obligeant de les entretenir, que d'y laiſſer croître des roſeaux & des plantes ſauvages, qui retiennent un tas d'immondices, qui corrompent les eaux, & qui par-là rendent nos places de guerre très-mal-ſaines. Les légumes que chaque compagnie pourroit cultiver dans l'étendue du terrein qu'on lui aſſigneroit, ſeroient certainement moins préjudiciables à la fortification que les mauvaiſes herbes qui y croiſſent en foule; outre que par ce moyen le ſoldat, qui a peine à vivre, par la cherté exceſſive où les denrées ſont aujourd'hui, ſe procureroit des douceurs; nos fortifications, dont la plupart ſont de vrais cloaques, auroient toutes un air riant & agréable, joint à la ſalubrité que la ſtagnation des eaux & la propagation des inſectes empêchent.

On peut ajouter comme une maxime certaine, qu'en faiſant travailler le ſoldat pour ſon utilité & pour ſon avantage, on le trouvera toujours gai, content, induſtrieux & infatigable. Voilà les moyens de rendre les hommes robuſtes, & de

(1) Nous n'entendons pas parler de tous les foſſés d'une place, ni des foſſés de toutes les places; il y en a qui ont beaucoup de terrein qu'on pourroit mettre en valeur pour les ſoldats, puiſqu'on l'y met pour d'autres. Au ſurplus, s'il y avoit quelque inconvénient en cela, il n'y en auroit point à les occuper à extirper les mauvaiſes plantes, & à entretenir les foſſés en bon état, en les payant.

les détacher des penchans vicieux : *Corpus labor firmat, & mentem acuit.*

MOYENS PARTICULIERS.

Si les choſes étoient ſur ce pied, ſi on étoit bien convaincu que le métier de la guerre, bien-loin d'expoſer la liberté, l'honneur & la vie (1) des citoyens, eſt l'école de l'induſtrie, de la probité, de l'honneur & des talens utiles & agréables, il ne faudroit plus ni recrues ni milices; chaque état s'empreſſeroit de fournir des ſujet au roi, & bien-loin d'être obligé d'employer la ruſe ou la violence, pour avoir des ſoldats, il faudroit uſer de précaution, pour n'admettre que les ſujets les plus propres au métier des armes.

Un des moyens les plus ſimples pour cela, ſeroit d'autoriſer tout ancien militaire à délivrer les engagemens à ceux qui ſe préſenteroient de bonne volonté (2); il faudroit que cet engagement fît mention des qualités requiſes & du témoignage

---

(1) Nous ne parlons ici que des ſuites du libertinage & de l'inconduite, & non des haſards de la guerre.

(2) Tous les hommes ne ſont pas propres à être ſoldats; la grande attention que les Romains mettoient à faire ce choix, en eſt une preuve: *à magnis ergò viris, magna diligentia, idoneos eligi convenit juniores..... Plerique enim, quamvis in ſpecie non improbabiles videantur, tamen experimentis comprobantur indigni.* Vegece, de re militari, lib. 1. pag. 10.

de quelque notable, qui les attesteroit en présence d'un magistrat, qui seroit témoin des promesses respectives de l'engagé & de l'engageant. Ce même magistrat donneroit la marque de la milice, portant l'empreinte (1) que le roi jugeroit à propos de donner, avec celle de la province de l'engagé.

Immédiatement après l'engagement, le magistrat donneroit au nouvel engagé, qui porteroit le nom de volontaire (2), un petit catéchisme, contenant une instruction familiere sur ces trois objets:

---

(1) La marque de la milice, chez les Romains, étoit ineffaçable; elle consistoit en des piquures qu'on faisoit sur la peau: je ne crois pas qu'une pareille marque flattât les François; comme ils ont plus de goût pour tout ce qui frappe & qui distingue, un habit particulier qui désigneroit leur état, où telle autre marque qui désigneroit sur-tout leur qualité de *volontaires*, leur conviendroit mieux; la satisfaction qu'ils ont d'avoir quelque chose qui vienne de leur roi, est un garant assuré du succès que cette marque auroit.

(2) Lorsqu'il étoit question d'expéditions qui n'étoient pas pressées, les Romains ne prenoient que des gens de bonne volonté; ils excitoient par-là une si grande émulation, que non-seulement ceux qui étoient engagés, mais même ceux qui avoient fait leur temps, venoient s'offrir volontairement: *Neque solùm hi, sed etiam qui confecta omnia stipendia habeant, ad bellum sponte sunt profecti, qui omnes propterea VOLUNTARII sunt appellati.* VALTRINI, de re militari, lib. 1. pag. 74.

devoirs de l'homme, devoirs du citoyen, devoirs du ſoldat (1).

Dès ce moment, le volontaire ſeroit libre de ſe mettre en penſion dans telle communauté (2) qu'il voudroit, pour y être nourri, occupé & inſtruit ſur les devoirs de ſa religion & des trois objets précédens, pendant trois ou quatre mois, moyennant ſa ſolde qu'il recevroit du jour de ſon engagement & de ſon travail. Les communautés qui ont toujours beaucoup d'ouvrage à faire, ne ſeroient pas léſées de nourrir un homme en l'occupant, & en recevant ſa ſolde, au lieu de le payer; peut-être même devroit-on exiger qu'elles ſe contentaſſent du travail ſeulement, car les gens de main-morte, ne fourniſſant pas des ſujets à l'état, devroient au moins contribuer à les former.

Ce volontaire, *voluntarius*, après avoir été bien nourri, exercé & inſtruit pendant ces trois ou quatre mois, ſe rendroit en bon état à la garniſon la plus voiſine, où il ſeroit reçu ſous le nom d'aggrégé, *aggregatus ;* on éviteroit par-là l'inconvénient des longues routes, du changement ſubit du climat &

---

(1) Il faut que les hommes connoiſſent leurs devoirs pour les remplir, & on ne s'eſt jamais aviſé d'apprendre au commun des François ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, ce qu'ils doivent à la patrie & à la ſociété.

(2) Dans le nouveau ſyſtême, les milices nationales offrent les mêmes reſſources que les communautés.

de température, des regrets qui accompagnent l'éloignement de la patrie; en un mot, cette foule de causes de maladies qui assaillissent non-seulement les jeunes gens, mais les jeunes animaux de toute espece, lorsqu'on les éloigne trop subitement du sol qui les a vu naître.

L'aggrégé qui seroit à portée de donner ou de recevoir des nouvelles de sa famille, de voir des gens de son pays ou du voisinage, qui verroit peu de différence dans les maximes des habitans du lieu où il seroit avec les siennes, arrivé frais, gaillard, & animé du desir de se distinguer, pour se faire estimer de ses voisins, entreroit d'abord à l'école militaire, avec tout le goût qu'inspire l'émulation; & la seule envie d'apprendre assureroit le succès de l'instruction.

Pour favoriser encore plus le succès de l'instruction, en la rendant plus aisée, cette école militaire devroit être partagée en quatre classes ou degrés. Dans le premier degré, on enseigneroit seulement les élémens ou les principes de l'art de la guerre, *rudimenta, sive principia;* dans le second, les positions, les mouvemens & les regles qu'on doit observer dans les manœuvres, *præcepta & regulæ;* dans le troisieme, l'ordre des marches contre-marches & les évolutions simples, *leges;* dans le quatrieme enfin, les évolutions compliquées, les campemens, &c. en un mot, tout ce que doit

ſçavoir un ſoldat bien dreſſé, *inſtitutiones variæ* (1).

Chaque claſſe ſeroit inſtruite & exercée non par des officiers, ni ſergens, ni caporaux, mais par la claſſe ſupérieure, ſous les yeux de ſes chefs, qui ſeroient juges; & comme il n'eſt pas à ſuppoſer, qu'avec la meilleure volonté du monde, tous les ſujets aient les mêmes diſpoſitions, on feroit tous les mois ou tous les deux mois une promotion d'une claſſe à l'autre, d'après un examen, une eſpece de conſeil ou d'aſſemblée des juges, en préſence deſquels l'exercice de chaque claſſe ſeroit fait (1). On s'aſſureroit par-là que les jeunes gens ne ſeroient pas vexés, inquiétés & tourmentés arbitrairement; que l'émulation & l'amour propre ſeroient leurs ſeuls mobiles, d'autant que l'heure & la durée des exercices ſeroient fixées par une regle invariable dans tous les corps.

---

(1) Pour bien enſeigner & pour apprendre facilement, il faut beaucoup d'ordre; celui-ci peut convenir à l'art de la guerre comme aux autres arts libéraux, au nombre deſquels Sénéque le met. *An liberale ſtudium iſtud eſſe juventuti noſtræ credimus, quàm majores noſtri rectam exercuerunt artem.* SENEQUE, epiſtol. XXCXI.

(1) PLUTARQUE rapporte que Pompée, non-ſeulement, aſſiſtoit aux exercices des jeunes ſoldats, mais qu'il les commandoit pour les animer: *eum tironibus non interfuiſſe ſolùm, ſed etiam præfuiſſe confluentibus ad id ſpectaculum ex omni parte plurimis.* PLUTARQUE, in Pomp. ap. l. 2.

L'école militaire feroit la feule de néceffité pour tous les foldats en général, mais il y en auroit plufieurs autres pour que chacun pût faire un choix, felon fon goût, fon talent & fa profeffion, mais fur le nombre, on feroit obligé d'en choifir une, pour ne pas refter oifif, après qu'on auroit rempli les devoirs de foldat. Il devroit y avoir pour cela une école d'écriture & de calcul, *fcriptores & numerarii*; une école de deffein & de géographie, *metatores & graphici;* une école d'armes & de danfe, *laniftæ & faltatores;* une école de mufique, *tubicines & buccinatores;* peut-être devroit-il y avoir auffi une école d'anglois & d'allemand, *linguarum præceptores*. Chacun devroit être libre d'aller fucceffivement dans ces différentes écoles, mais on ne devroit permettre à perfonne d'en fréquenter plufieurs à la fois. En voulant tout apprendre, on n'apprendroit rien, & la demangeaifon du François, eft de tout fçavoir en peu de temps. On attacheroit un petit prix à chacune de ces écoles pour ceux qui s'y diftingueroient le plus (1).

---

(1) Je ne vois pas plus d'inconvéniens à diftinguer nos foldats par claffes, qu'il y en avoit chez les Romains à diftinguer les officiers par leurs fonctions, qui étoient bien plus multipliées. VEGECE en donne à peu près l'état fuivant. *Principes*, *tribuni*, *ordinarii*, *auguftales*, *flaviales*, *aquiliferi*, *imaginarii*, *figniferi*, *tefferarii*, *campigeni*, *metatores*, *beneficiarii*, *librarii*, *torquati*, *munifices*, *&c.* VEGECE, de re militari, lib. 2. pag. 36.

Il feroit auffi établi différens exercices du corps, qui tiendroient lieu de jeux, pour éviter le défœuvrement, & pour amufer le foldat les dimanches & les jours de fêtes; chacun feroit libre de choifir celui qu'il voudroit, mais il feroit obligé d'en choifir un. C'eft pour cela qu'on formeroit des claffes pour ces exercices, relativement aux différentes faifons où on pourroit les pratiquer fans inconvéniens; par exemple: celle des nageurs, *natatores;* celles des frondeurs, *funditores;* celle des arbalétriers, *fagittarii;* celle des piqueurs, *haftati;* celle des fauteurs, *faltatores*, *&c.* parce qu'il eft indifpenfable, non-feulement pour la confervation du foldat, mais encore pour le fuccès des expéditions militaires, qu'il fçache nager, fe fervir de la fronde, manier la pique, tirer de l'arc, fauter un foffé, efcalader un mur; en un mot, tout ce qui eft de force ou d'adreffe; c'eft pourquoi il feroit à defirer qu'on les exerçât non-feulement à manier les anciennes armes dont nous nous fervions autrefois, mais encore celles des peuples qu'ils fréquentent, & fur-tout celles des ennemis qu'ils ont à combattre. Il feroit encore auffi utile de les accoutumer à porter des poids plus forts, & à faire des marches plus longues ou plus promptes que celles qu'ils font dans l'ufage de faire; on devroit même les exercer à la rufe, à la prévoyance, & au filence fur-tout, parce qu'il n'y

n'y a rien qui ne puiſſe être de la plus grande conſéquence dans le métier de la guerre. Il y a une infinité de circonſtances où un ſoldat ſe trouve dépourvu de munition, où il a perdu ſes armes; en un mot, où faute de force, d'adreſſe & de ſubtilité, il eſt pris, égorgé ou forcé de chercher lui-même la mort, pour en éviter une plus cruelle (1). Il n'eſt donc rien de ſi important que de lui apprendre tout ce qui peut contribuer à la force, à l'adreſſe & à la ſoupleſſe du corps. Il conviendroit d'attacher auſſi un petit prix à ces exercices, mais avec la réſerve qu'on n'auroit droit d'y prétendre, qu'autant qu'on auroit primé, ſans éprouver aucun des accidens, qui ſeroient étrangers à l'exercice même; ſans cette précaution, nous aurions tous les jours des victimes de l'imprudence, de l'étourderie & de la témérité; tout ce que commande l'amour-

(1) Toutes ces maximes étoient en uſage chez les anciens, qui avoient en vue non-ſeulement de fortifier le corps, mais encore d'animer le courage, comme il paroît par ce paſſage de Valtrini. *Ut autem non ſolùm corpus ad labores durarent, ſed etiam animum ad cædes, vulneraque aſſuefacerent, ludos gladiatorios inſtituerunt; ut cum pugnas & vulnera & ferrum nudas inter ſe cohortes certantes vidiſſent, dimicantes poſteà in bello armatos hoſtes non timerent, neque vulnera & ſanguinem perhorreſcerent.* VALTRINI, lib. 1. de re militari, pag. 13.

propre & la vanité, a tant d'empire ſur le François, qu'il eſt en état de ſe ſacrifier pour un applaudiſſement. En voulant éviter d'avoir des malades, nous aurions journellement des bleſſés; c'eſt pourquoi je crois qu'il ſeroit prudent d'exclure des jeux de nos ſoldats, les exercices qui dépendent plus de la force & de la maſſe du corps que de la légéreté & de l'adreſſe, comme la lutte, par exemple; c'eſt peut-être ce qui a partagé le goût des nations pour les différens exercices & les différens genres de combats, goût qui ſe ſoutiendra malgré toutes les loix prohibitives. Telle choſe qu'on faſſe, les Anglois ſe batteront toujours à coups de poing, & les François à l'épée.

Après que les jeunes gens auroient fréquenté ces inſtructions & ces exercices pendant deux ans, à compter du jour de leur engagement, en ſervant dans la même garniſon, ſoit que la troupe changeât ou ne changeât pas, ils ſeroient incorporés prenant le nom d'adoptifs, *adoptivi*, à la place de celui de volontaire; cette incorporation devroit être faite après un mûr examen (1),

(1) VEGECE recommande de faire cet examen avec beaucoup de ſoin, *ſed non ſtatim punctis ſignorum inſcribendus eſt tiro-delectus, verùm antè exercitio prætentandus eſt, ut utrùm verè tanto operi aptus ſit, poſſit cognoſci.* De re militari, lib. 1. pag. 10.

Le même auteur indique aſſez clairement les qualités

pour constater les qualités du corps & de l'esprit propres à faire un bon soldat, de sorte que ceux qui n'auroient pas acquis ces qualités, ou qui auroient mal tourné pendant ces deux ans, seroient renvoyés chez eux, avec une note qui motiveroit les raisons du renvoi ; par exemple, on diroit de ceux qui ne seroient pas devenus forts, ou qui seroient sujets aux maladies, *voluntarius benè meritus, sed non fortis. Voluntarius benè meritus, sed morbosus.*

On exprimeroit aussi les motifs du renvoi de ceux qui auroient péché par les mœurs ou par la conduite ; mais comme les fautes de la jeunesse dépendent souvent plus de l'imprudence, de la légéreté, des mauvais conseils, de la violence du tempérament que d'un mauvais fond, il faudroit laisser

---

d'un bon soldat : *sit ergó adolescens martio operi deputandus, vigilantibus oculis, erecto cervice, lato pectore, humeris musculosis; valentibus digitis, longioribus brachiis ventre modicus, exilior cruribus, suris & pedibus non superfluâ carne distentis, sed nervorum duretiâ collectis.* Ibid. pag. 9.

Les Romains n'étoient pas moins scrupuleux pour les autres qualités, puisqu'ils excluoient de la profession des armes ceux dont l'état & la conduite n'y auroient pas fait honneur. *Id curarunt, maximè, nè eos milites legerent quorum lectione militaris gloria fœdaretur. . . . neque servi modo & libertini à militiâ rejecti, sed etiam proletarii & capite censi.* Valtrini, lib. 2. pag. 79 & 80.

à ceux qui auroient eu une mauvaiſe note, une reſſource pour l'effacer dans la ſuite, en juſtifiant d'une conduite oppoſée; ce qui pourroit ſe faire, en donnant la liberté à ces jeunes gens de venir ſervir un certain temps dans un régiment quelconque, à la place d'un ſoldat, qui iroit ſe repoſer dans ſa famille.

On mettroit par-là tout à profit; les jeunes gens renvoyés pour telle cauſe que ce fût, ayant été dreſſés pendant deux ans au maniment des armes, pourroient être facilement raſſemblés en temps de guerre, pour quelque expédition preſſée, ou pour ſervir, avec les invalides, à la garde des places de l'intérieur du royaume ou des lieux ſur leſquels ils ſe trouveroient; d'ailleurs, ces jeunes gens n'ayant pas quitté leur premiere garniſon, retourneroient chez eux ſans grands frais & ſans grande peine, & après avoir fréquenté, pendant deux ans, différentes inſtitutions & différens exercices, ils ſeroient plus propres à faire de meilleurs citoyens, que s'ils n'avoient pas eu cette inſtruction.

On ne peut pas douter qu'en ſuivant cet ordre, on ne fût sûr d'avoir des ſoldats, qui auroient toutes les qualités requiſes, qualités qu'il faudroit entretenir par une émulation toujours ſoutenue (1);

(1) Polybe, après l'énumération des différens prix que les Romains accordoient à leurs ſoldats pour ſoutenir leur

pour cet effet, il faudroit mettre du mérite jusques dans les noms mêmes, c'est pour cela que j'estime qu'il faudroit appeller l'engagé volontaire, *voluntarius ;* l'incorporé ou aggrégé, *adoptivus ;* celui qui auroit fait un congé, *miles*, soldat proprement dit ; celui qui auroit fait deux congés, vétéran, *veteranus ;* celui qui en auroit fait trois, émérite, *emeritus*. Ceux de cette classe seroient libres de continuer à servir tant qu'ils voudroient, ou de se retirer quand ils jugeroient à propos, mais il faudroit que les congés fussent une chose sacrée, de façon qu'à chaque expiration le sujet pût être réclamé non-seulement par sa famille, mais par sa province, qui seroit plus en état de faire connoître au gouvernement les injustices qui pourroient se commettre à cet égard ; le soldat sûr de l'efficacité de cette protection, ne serviroit jamais qu'autant qu'il voudroit.

Il conviendroit peut-être que les congés fussent

---

courage, ajoute : *Porró his præmiis non ii modò donati sunt qui in acie, aut opidi expugnatione fortiter se gessissent, sed etiam qui in privatis levibusque certaminibus, nullâ publicâ urgente necessitate, aliquod facinus edidissent.*

Pour piquer encore plus vivement l'amour propre, il étoit d'usage de se parer, dans les cérémonies publiques, des prix qu'on avoit obtenus, & d'en orner même la pompe funébre : *Neque solùm vivi eâ gloriâ fruebantur, sed eâdem mortuos etiam prosequebatur.* POLYB.

de cinq ou ſix ans au plus, pour pluſieurs raiſons.

1°. Parce que la vivacité de la nation ne comporte pas la perſpective d'une longue privation de la liberté ſans impatience; 2°. parce qu'il y a beaucoup de circonſtances, où un jeune homme devient néceſſaire à ſa famille pour la ſoutenir; 3°. parce qu'après avoir fait trois congés, & être parvenu au grade d'émérite, l'homme ſeroit encore dans ſa pleine vigueur, & en âge de prendre tel parti qu'il voudroit; 4°. enfin, parce qu'il ne ſeroit pas trop tard pour ſe marier. Cette raiſon eſt la plus prépondérante, en ce que l'eſpoir de s'unir un jour à une femme de ſon choix, ſelon le vœu général de la nature, l'empêcheroit de devenir libertin, en courant les haſards de l'amour auxquels les deux ſexes ne s'expoſent ſouvent, que par le déſeſpoir où ils ſont de ſe voir privés pour toujours de contenter légitimement une paſſion qui les domine & qui les dévore (1).

C'eſt peut-être le ſeul moyen de détruire ou de diminuer peu à peu les maladies vénériennes, cette peſte du genre humain la plus redoutable qui fut jamais, & qui eſt aujourd'hui générale, qui tire ſa ſource du militaire même, & qui ſe

(1) Ce ſeroit encore un moyen de relever l'eſpece qui dégénere ſingulièrement, parce que les troupes, le cloître & la livrée, abſorbent les plus beaux hommes.

propage par ſon canal juſques dans les plus ſombres retraites, par l'eſpece de mérite & deároueſſe, que tout ce qui ſe pique de bon ton, ſemble avoir attaché à la ſéduction & au libertinage, pour avoir droit de s'y livrer ſans retenue, & de porter la corruption & le déshonneur par-tout, ſans honte & ſans repentir.

Quand on ne tireroit que cet avantage du plan de diſcipline que j'expoſe, on rendroit au genre humain le plus grand ſervice poſſible & le plus ſignalé dont il ſoit ſuſceptible. Pour conſommer cette bonne œuvre, il faudroit attacher un appas à la vertu, qui la fît rechercher du militaire, & un déshonneur au vice, pour l'obliger à le fuir, ou du moins à le cacher.

Le moyen n'en feroit pas bien difficile, il ſuffiroit d'établir comme une regle générale, que tout homme qui voudroit ſe marier, iroit à l'autel avec un habit militaire; que quiconque auroit gravement péché contre les mœurs, n'auroit pas droit de porter cet habit (1); que toute

(1) Les hommes, & ſur-tout les jeunes gens, ne ſont pas moins portés que les femmes pour tout ce qui flatte l'amour propre, ce qui fait préſumer que cet habit auroit le plus grand ſuccès; outre qu'il ſeroit une marque d'honneur & de vertu, il pourroit être un objet d'économie. Dans toutes les réjouiſſances publiques, les jeunes gens font faire des uniformes de fantaiſie, qui coûtent fort cher, cette

fille qui voudroit ſe marier, iroit à l'autel avec une couronne, qui ſeroit abſolument interdite à celles dont la réputation ne ſeroit pas ſans tache (1).

Il faudroit encore établir comme une regle générale, qu'une fille ſans reproche, qui épouſeroit un jeune homme ſorti des troupes, après avoir fait un congé avec un témoignage authentique, qui atteſteroit la pureté de ſes mœurs, auroit quelque petite immunité ou une marque diſtinctive d'honneur, par exemple, une fleur de lis à ſa couronne; que celle qui épouſeroit un jeune homme avec le même témoignage, après deux congés, auroit en ſus de la marque d'honneur, quelque petit joyau du roi, comme une croix ou une bague d'alliance; enfin, que celle qui épouſeroit un émérite, auroit, outre ce joyau & la marque d'honneur, le droit de bourgeoiſie,

---

dépenſe ſe trouveroit faite une fois pour toutes, & perſonne ne ſeroit humilié dans l'occaſion de paroître moins qu'un autre de ſon état.

(1) Cet uſage eſt établi dans quelques provinces méridionales du royaume, & il y produit le plus grand effet; une fille, tant ſoit peu ſuſpecte, n'oſeroit ſe parer de cette couronne qui eſt de clinquans, quelquefois d'une ſimple fleur, ſans être expoſée aux plus grandes avanies, ſoit que la cérémonie ſe faſſe le jour ou la nuit; on en feroit bien un autre cas, ſi le roi y ajoutoit quelques marques diſtinctives.

ou telle autre chofe que le gouvernement eftimeroit plus convenable ou plus utile.

Il faudroit auffi établir comme une regle générale, que quiconque auroit fervi fans être muni de ce témoignage, ne pourroit fe marier fans être foumis à la recherche, que la partie publique feroit chargée de faire fur fa conduite, & à l'examen fcrupuleux & juridique que devroit fubir tout citoyen de tout fexe, dont la conduite auroit été fcandaleufe, avant d'avoir le droit de fe marier.

On trouvera peut-être que ce feroit expofer l'honneur des familles ; mais l'honneur de quelques particuliers, quels qu'ils foient, doit-il être plus cher que la fanté des hommes en général, que la vie des citoyens, que la force de l'état, que le fruit des mariages, que la sûreté des alliances ? cette confidération paroîtroit bien légere, fi on faifoit attention que c'eft l'unique moyen d'extirper une maladie qui empoifonne l'efpece humaine jufques dans fa fource ; qui la dégrade & qui l'anéantit, ou par fes effets ou en rendant néceffaires des remedes fouvent pires que le mal même.

Le travail, l'induftrie & l'occupation continuelle étant les feuls moyens qui puiffent conduire au but que je propofe, on ne fçauroit les animer par trop de motifs. Ce ne feroit donc pas affez d'ouvrir les ateliers, d'établir des écoles, & de pratiquer toutes fortes d'exercices, pour occuper

les troupes, il faudroit encore ajouter à chaque chofe un prix (1) proportionné, pour animer le zèle & pour foutenir l'émulation des maîtres & des difciples. En conféquence le foldat manœuvre, l'ouvrier & l'artifte feroient payés à proportion de leur fçavoir, de leur zèle & de leur affiduité au travail, de forte que celui qu'on eftimeroit être, par exemple, un bon maître charpentier, gagneroit plus que celui qui ne feroit qu'un fimple ouvrier; celui qui travailleroit toute la journée, feroit payé relativement, à chaque heure de travail, plus que celui qui ne travailleroit que la moitié de la journée, & ainfi de fuite; au moyen de cet ordre, comme chacun feroit libre de travailler ou de ne pas travailler, ou de tra-

(1) Les Romains étoient fi convaincus que tout ce qu'on donnoit comme prix, étoit capable d'infpirer l'émulation, qu'ils avoient imaginé des couronnes de toute efpece; la couronne civique, la couronne murale, la couronne obfidionale, la couronne d'or, la couronne graminée, &c. Ils donnoient auffi comme prix, des colliers, des bracelets, des carquois, des piques, &c. ils ne fe bornoient pas toujours aux marques d'honneur, ils y ajoutoient quelquefois des chofes utiles, de l'argent ou bien des troupeaux. *Præter hæc dona quæ diximus alia fuêre militibus virtutis causâ data ut pecunia de fifco, agri de publico, veftes, boves & reliqua hujufmodi, pro voluntate imperatorum donata.* GELLIUS, lib. 2. ch. 11.

vailler plus ou moins, il feroit aifé de connoître le penchant & les allures de chaque particulier (1).

Les claffes des différentes inftructions & des différens exercices ne pouvant pas être traitées de même, & avoir un falaire fixe à raifon de l'emploi du temps, les foldats payés pour les travaux, laifferoient une petite retenue volontaire, & l'état fourniroit un petit fond fur l'économie qu'il feroit certainement par la nouvelle forme d'entreprife, pour payer les maîtres de chaque claffe, à raifon d'une modique rétribution pour chaque écolier; ce qui feroit un objet fur le nombre, & les écoliers qui trouveroient le prix de leur application dans le bénéfice que le talent leur produiroit dans la fuite, feroient animés par le prix propofé pour ceux qui fe diftingueroient le plus; on trouveroit de quoi fournir abondamment à ces prix, en retenant, au bénéfice des écoles ce que chaque bataillon eft dans l'ufage de donner pour la comédie pendant les mois de juin, juillet & août feulement, temps où il eft funefte pour la fanté d'être enfermé plufieurs heures de fuite dans des lieux clos, où l'on ne refpire que la corruption des corps, & fouvent le poifon de l'ame. Ce temps étant d'ailleurs

---

(1) Comme le François eft extrême en tout, il ne feroit pas moins important de modérer ceux qui travailleroient trop que d'animer les pareffeux.

le plus propre pour tous les exercices & les travaux, ils ne feroient que languir, s'ils n'étoient pas animés par la préſence des officiers, qui doivent préſider à tout, lorſqu'ils ne manœuvrent pas avec les compagnons, & les artiſans de leur gloire, de leur fortune & des marques de dignité qu'ils ont acquiſes ou qu'ils ambitionnent (1).

Je me ſuis abſtenu d'examiner s'il ne conviendroit pas de former l'officier comme le ſoldat; le ſujet eſt trop ſublime, & ma tâche eſt aſſez forte; Virgile n'entreprit de chanter Enée, qu'après s'être long-temps exercé ſur les bergers.

Pour mettre la derniere main à cette noble émulation, que je regarde comme l'ame & le ſalut du militaire, ce ne ſeroit pas aſſez d'attacher un prix à chaque genre de talens, il faudroit encore avoir l'attention de diſtribuer ces prix avec éclat & avec pompe (2); c'eſt la récompenſe des

---

(1) S'il y avoit quelque inconvénient dans ces arrangemens pour les places où il y a habituellement ſpectacle, il n'y en auroit pas, en faiſant cette retenue, dans les places où il n'y en a jamais; & alors, en faiſant la retenue pendant quatre mois ſeulement, on ſeroit en état de ſatisfaire à cet objet d'émulation ſans rien changer à l'uſage établi dans les places où il y a ſpectacle.

(2) Tous les anciens qui ont écrit ſur l'art de la guerre, entr'autres, POLYBE, JOSEPHE, PLINE & VEGECE, font un grand détail des cérémonies que les anciens obſervoient dans la diſtribution des prix qu'on accordoit aux ſoldats;

gens à talens, & sur-tout des jeunes gens, que d'exciter l'admiration publique. Cette distribution devroit se faire dans le champ de Mars, qui devroit être clos, & à portée de chaque place, afin que les soldats eussent la commodité d'y exécuter ce qui seroit relatif aux différens principes de l'art de la guerre, comme bastions, redoutes, plans de bataille, campemens, retranchemens, simulacres de siége, &c. peut-être même n'y auroit-il pas d'inconvéniens de substituer ces exercices aux spectacles qui devroient être suspendus (1), & de donner au public la liberté de jouir de ces nouveaux spectacles, en payant les commodités qu'on lui procureroit, pour satisfaire sa curiosité. Ne paie-t-on pas par-tout pour voir des bouffonneries, des combats de taureaux, d'ours, &

---

je me borne à un passage qui prouve que ces marques étoient si honorables chez les Romains, qu'elles distinguoient les maisons auxquelles on étoit dans l'usage de les attacher, comme les titres de duché, marquisat, comté, distinguent les terres titrées parmi nous, puisqu'elles conservent ces titres en changeant de maîtres. *Triumphabantque etiam dominis mutatis ipsæ domûs, eratque hæc stimulatio summa & ingens exprobrantibus tectis quotidiè imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* PLIN. lib. 35. ch. 2.

(1) Cela pourroit être également pratiqué sans suspendre les spectacles ordinaires; il n'y en a jamais trop dans les grandes Villes pour les gens désœuvrées, avides de plaisirs & d'amusemens.

d'autres ſpectacles, qui intéreſſent la ſanté & les mœurs ? pourquoi ne paieroit-on pas pour voir des ſpectacles inſtructifs, qui jeteroient des ſemences d'émulation & de vertu dans l'eſprit des jeunes gens & des citoyens, à qui on retraceroit les monumens de notre gloire, de notre illuſtration & de notre ſplendeur, en repréſentant ſucceſſivement nos anciennes batailles, nos ſiéges, en un mot, les monumens de notre hiſtoire ou de celle des peuples qui ſont notre admiration, ou qui ſont nos rivaux (1). Mais comme il faut toujours avoir des égards pour le peuple, qui fait le gros de la nation, & qui fournit le plus en

---

(1) Il n'y a pas de François qui approche du Hainaut, ſans aller viſiter la plaine de Fontenoy, pour ſe retracer quelque idée de la fameuſe journée du 11 mai 1745. On peut juger par-là de l'impreſſion favorable qui ſe feroit ſur l'eſprit du peuple, ſi on lui retraçoit les actions mémorables qui ont étendu les bornes de notre monarchie, qui l'ont affermie, & qui l'ont rendue la plus puiſſante de l'Europe. Les préceptes n'inſtruiſent que les gens réfléchis & appliqués, les actions & les exemples inſtruiſent tous ceux qui ont de l'ame & du ſentiment.

Lorſque Louis XIV. eut mis les ſciences à la mode, les femmes même s'appliquèrent aux plus abſtraites ; deux demoiſelles rompirent avec leurs amans, parce que l'un n'avoit pu produire rien de nouveau ſur la quadrature du cercle, & que l'autre n'avoit pas voulu ſe ſoumettre à apprendre l'art de faire des lunettes. *Anecd. franc. pag. 619.*

tout genre à l'état, & ſur-tout en défenſeurs, ces exercices ne finiroient qu'après avoir été répétés gratuitement pour ceux qui n'exigeroient ni commodités ni dépenſes particulieres.

L'ordre qu'il me paroît ſi utile d'établir, ſeroit imparfait, s'il ne s'étendoit pas juſqu'aux punitions même; l'homme eſt ſujet à trop de foibleſſes, ſoumis à trop de paſſions; en un mot, tout doué de raiſon qu'il eſt, il eſt trop peu raiſonnable pour ne pas commettre des fautes, il faut donc des punitions; mais pour être efficaces, les punitions ne doivent pas être arbitraires, il faut qu'elles ſoient infligées de ſang froid, appliquées à propos, & proportionnées à la faute; les punitions dictées par le caprice, la colere, la violence, l'humeur, l'emportement, l'abus de l'autorité & de la ſupériorité, ne corrigent point, elles ne font qu'aigrir le cœur & l'eſprit, altérer le caractere, & acharner au mal; celui qui punit, & celui qui eſt puni, étant ſujet aux mêmes paſſions, il ſeroit bien étonnant que le droit fût toujours d'un côté & le tort de l'autre. Le ſoldat eſt ſoumis à tant de perſonnes, que celui qui ſe conduit le plus réguliérement, ne peut pas ſe flatter de paroître également exact & irréprochable à tous; chacun a ſa façon de voir & de juger, & on ne voit pas toujours bien. Comment ſeroit-il donc poſſible qu'un malheureux ſoldat,

ſoumis à la regle la plus ſtricte, & ſurveillé par des commandans de places & de corps, par des majors, des aides-majors, ſous-aides-majors, des capitaines, lieutenans, ſous-lieutenans, fouriers, ſergens, &c. paroiſſe également exact à tant d'hommes, qui tous ont des prétentions différentes, des caracteres différens, des préjugés & des motifs différens, & j'oſe le dire, différens dégrés de raiſon.

Tant que les punitions dépendront de tant de perſonnes, & qu'elles ſeront arbitraires, il eſt de toute impoſſibilité qu'elles ſoient toujours juſtes & proportionnées au délit; dès-lors elles ſeront toujours ſans fruit, & l'exemple journalier prouve que les plus répétées ne corrigent perſonne.

Pour obvier à ces inconvéniens, le plan indiqué exigeroit qu'il y eût un code de délits & de peines, contenant les abus & les fautes auxquelles le ſoldat peut être expoſé, avec l'eſpece & la durée de la peine qui y ſeroit attachée, de ſorte que le délinquant pût prévoir la punition qu'il auroit encourue dans chaque cas. Ce code devroit être double, l'un pour chaque place, l'autre pour chaque troupe; le premier ſeroit confié à l'état-major en corps; le ſecond, à quelques hommes d'une impartialité connue, déſignés par l'autorité, ou choiſis à la pluralité des ſuffrages, dans chaque corps. Ces hommes auroient le

titre

titre de conſervateurs de la diſcipline, *diſciplinæ cuſtodes*. Pour faire punir un ſoldat, on dénonceroit telle ou telle faute à la charge d'un tel ; ſur cette plainte, le garde de la diſcipline qui ſeroit de jour ou de ſemaine, auroit recours au code, & diroit : la loi prononce telle peine contre telle faute ; la loi condamne un tel à la ſubir.

Le délinquant convaincu, par ſa propre conſcience, de la réalité de ſa faute & de la juſtice de la punition, ne s'en prendroit qu'à lui-même ; il ſe mettroit en garde dans la ſuite, pour ne pas donner priſe ſur lui à la loi, & on ne le verroit plus maudire ſon exiſtence & ſe déchaîner, ſouvent avec raiſon, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre.

Mais, dira-t-on, par cet arrangement, l'autorité des officiers, même des ſupérieurs, deviendroit nulle (1) ?

---

(1) Quoique l'autorité des généraux & de tous les officiers fût très-grande chez les Romains, ils avoient dans leurs armées un corps de magiſtrature fort nombreux, compoſé de préteurs, de queſteurs, de préfets, de licteur, &c. dont les fonctions étoient fort étendues, comme on peut en juger par celle des tribuns, que MACERIUS rapporte ainſi :

Officium tribunorum eſt milites in caſtris continere ad exercitationem producere, claves portarum ſuſcipere, Vigilias interdùm circumire, frumentationibus commilitonum intereſſe, frumentum probare, emulorum fraudem coërcere, delicta ſecundùm ſuæ auto-

L'autorité eſt de toutes les armes du monde la plus dangereuſe, peu de perſonnes ſçavent la manier; c'eſt l'arme des ſouverains, il n'appartient qu'à eux de s'en ſervir comm'ils veulent, Dieu la leur a donnée, ils la confient à leur tour à qui il leur plaît; mais leurs loix, leurs édits, leurs ordonnances, leurs réglemens, en un mot, tous leurs actes, font aſſez connoître que leur intention eſt qu'elle ne ſoit confiée qu'à la prudence, à la juſtice & à la modération, à des ſujets en un mot qui ont vieilli dans l'étude de l'art de connoître le cœur humain, & de conduire les hommes, & nous voyons que chacun croit avoir cette arme pour s'en ſervir à ſa fantaiſie à l'égard de ſon inférieur. Des hommes raſſemblés ſous la même banniere, ne devroient faire qu'un corps, & l'autorité devroit appartenir au tout & non à la partie, ſans cela les abus de l'autorité ſeront toujours inévitables, & les hommes toujours opprimés & toujours malheureux.

C'eſt ſur-tout à l'égard des punitions que l'abus de l'autorité devroit être réprimé : cet abus eſt ſouvent révoltant dans la forme & dans le fond, ſur-tout dans les punitions militaires; la priſon,

---

ritatis modum caſtigare, principiis frequenter intereſſe, quærelas commilitonum audire, valetudinarios inſpicere, &c. MACER. lib. 49.

le cachot, la chambre de discipline, le piquet, &c. sont non-seulement inutiles, mais toujours nuisibles & souvent funestes. Mettre un homme, qui n'a que le simple nécessaire pour vivre, au pain & à l'eau, dans un lieu clos, sombre & humide, au milieu d'un petit volume d'air, qui se renouvelle difficilement, que les rayons du soleil ne rarifient jamais, & que l'homme empoisonne lui-même par ses propres exhalaisons, ce n'est pas vouloir le corriger, c'est vouloir le rendre malade ou le faire périr, & malheureusement on n'y réussit que trop souvent. Je finis sur cet objet, je l'ai traité ailleurs (1).

Au lieu de ces punitions, qui font toujours du mal sans jamais avoir fait du bien, il feroit utile de substituer des corvées; celles de propreté, qui sont indispensables pour la santé, & qui sont assez désagréables pour devoir être faites tour à tour, ou tirées au sort, devroient être consacrées à la punition, il suffiroit qu'on y attachât une peine & une humiliation, pour qu'on la sentît en effet; les gardes doublées, le recurement des fossés, le service des chambres & des factionnaires, offrent

(1) Dans un mémoire qui a pour titre: *Mémoire sur les inconvéniens qui résultent, pour la santé, des punitions militaires, particuliérement de la prison, si familiere à l'égard de nos troupes.*

une infinité de moyens de punir les ſoldats ſans leur nuire, & ſans faire ſupporter le ſervice aux camarades, qui ſont toujours plus punis que les coupables.

Si ces moyens paroiſſoient impraticables, ſi on y trouvoit trop d'inconvéniens, il y en auroit encore un pour engager les François à ſervir librement & volontairement; ce moyen eſt encore plus ſimple, ce ſeroit de ne permettre à aucun citoyen de ſe marier ſans avoir ſervi ou ſans s'être préſenté pour ſervir, la gloire & l'amour étant les deux divinités auxquelles notre nation eſt plus diſpoſée à faire des ſacrifices; Mars & Vénus ſeroient toujours d'accord, & aucun François ne voudroit s'attacher au char de celle-ci, qu'il n'eût orné celui de l'autre.

Sans être le don Quichotte de ma nation, j'en préſume aſſez bien, pour croire que ce plan, ou tout autre de ce genre, ſeroit ſuſceptible du plus grand ſuccès; une derniere réflexion ſur ſa ſituation, ſur ſes maximes & ſes uſages, me le perſuade. La vivacité du génie françois fait que l'éducation y eſt prématurée; les jeunes gens deſtinés aux lettres, ont fini preſque généralement leurs études à ſeize ou dix-ſept ans, les artiſans ſçavent alors un métier; les familles étant fort nombreuſes & les fortunes médiocres, les peres & les meres ne ſçavent que faire de leurs enfans, la plupart des

provinces étant ſans commerce & ſans reſſources pour l'induſtrie, on ne ſçait à quoi les occuper ; bien-loin d'être en état de leur fournir de quoi ſe perfectionner dans la profeſſion qu'ils ont embraſſée, les beſoins augmentent tous les jours, & les peres & les enfans ſe trouvent réduits à la plus affreuſe miſere, ſans le cloître, ſans l'Amérique (1), ſans la chicane & ſans cette foule de commis, qui affoibliſſent le commerce à force de multiplier le détail (2), les trois quarts du tiers-

(1) Nos colonies d'Amérique, depuis que nous les poſſédons, ont peut-être fait périr plus de monde que nos guerres les plus ſanglantes. Il s'eſt paſſé bien des années où ſur trente paſſagers, il n'en reſtoit pas quatre au bout de ſix ſemaines ; la mortalité y eſt encore aujourd'hui très-conſidérable parmi les émigrans ; cela n'a jamais empêché nos jeunes gens d'y aller en foule, & les inconvéniens du climat ne les arrêteront jamais, tant qu'ils ſeront libres d'y aller, & qu'il y aura quelque appas qui les y attire.

(2) Il eſt bien à craindre qu'on ne voie bientôt les villes les plus floriſſantes tomber en décadence. Depuis l'exceſſive augmentation du prix des denrées, tout l'argent paſſe par les mains des gens de la campagne, & comme chaque particulier ne peut pas avoir un fonds à cultiver, ou qu'on devient vaniteux à meſure qu'on s'enrichit, les enfans des fermiers deviennent autant de marchands ou de fabricans, qui ayant moins de droits à payer dans leurs bourgs que dans les villes, doivent néceſſairement faire tomber le

état des François paſſeroient leur jeuneſſe, en proie à la miſere, ſur leur fumier. Dans une pareille ſituation, il n'eſt perſonne d'aſſez inſenſé pour ne pas profiter des reſſources que l'état militaire offriroit pour l'éducation & pour la perfection des talens de ſes enfans, s'il étoit tel que nous venons de le peindre.

Je n'ai point la témérité de propoſer ces vues comme un plan à ſuivre, mais bien comme une preuve de la facilité qu'il y auroit d'améliorer l'état des citoyens & des ſoldats, & de la néceſſité urgente qu'il y a de le faire. Un miniſtre ſage & éclairé, organe d'un roi qui ne s'occupe que du bonheur de ſes peuples, écoute toujours les bonnes intentions, & tire parti de tout; c'eſt ce qui m'enhardit à haſarder ces réflexions que le ſeul deſir du bien public m'a ſuggérées.

DAIGNAN.

---

commerce de celles-ci, en donnant les marchandiſes à meilleur compte.

[redacted]

